

La Comédiathèque

Jean-Pierre
Martinez

Bureaux et
dépendances

comediatheque.net

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr**

Bureaux et dépendances

*Travailler ou ne pas travailler, telle est la question.
Le temps d'une pause cigarette... électronique,
quelques accros au boulot échangent des propos brumeux.*

Distribution très variable en nombre et sexe :
une quarantaine de rôles masculins ou féminins,
un même comédien pouvant interpréter plusieurs rôles.

Ce qui ressemble à une terrasse. Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils se mettent à fumer. Et rêvassent en observant les volutes qui sortent de leurs cigarettes éventuellement électroniques.

Yaël – Tu savais que les particules peuvent se trouver à deux endroits différents en même temps ?

Alex – Les particules ?

Yaël – Les particules élémentaires ! Les photons, si tu préfères. D’après les lois de la physique quantique, en tout cas.

Alex – Tu es sûr que c’est de la nicotine, que tu es en train de fumer ?

Yaël – Non, je t’assure. J’ai entendu un truc là-dessus, hier, à la radio.

Alex – Ouais. Ben moi, ça m’arrangerait d’être une particule, tu vois. Je pourrais être à la réunion qu’on m’a collée aujourd’hui à cinq heures, et en même temps à la sortie de l’école pour récupérer ma fille.

Yaël – C’est vrai que ce serait pratique, le don d’ubiquité. Tu imagines ? Le samedi matin, on pourrait faire la queue à la caisse à Auchan avec sa moitié. Et en même temps traîner au lit avec son illégitime dans un petit hôtel de charme à la campagne.

Alex – Et en rentrant, le frigo serait plein. On serait insoupçonnable.

Yaël – Même plus besoin d’alibi.

Alex – Est-ce qu’on pourrait même encore parler d’infidélité ?

Yaël – L’adultère, ça suppose la concomitance. On n’est pas infidèle avec les partenaires qu’on a connus avant ou après son mariage. Or la physique quantique décrit un état de la matière où c’est la notion même de temps qui est suspendue.

Alex – Donc les particules ne sont jamais cocues. C’est vrai que ça fait rêver.

Yaël – Plus de temps, donc plus de causalité et par conséquent plus de culpabilité.

Alex – Ce n’est pas très catholique, tout ça.

Yaël – Il faut croire que Dieu ne régit pas l’infiniment petit. La physique quantique, c’est une théorie de la partouze généralisée.

Alex – Malheureusement, mes particules à moi, elles ne relèvent pas des lois de la physique quantique.

Yaël – Tu as raison... Nous on relève plutôt de la loi de l’emmerdement maximum.

Alex range sa cigarette électronique.

Alex – D’ailleurs, il faut que j’y retourne, parce que je ne suis pas sûr que mon patron soit très versé dans la physique quantique. Tu vas rire, mais il est encore persuadé que quand je suis en pause, je ne suis pas en train de bosser.

Yaël – Ce qui démontre toute l'étendue de son inculture. S'il savait le très haut niveau des conversations qui peuvent avoir lieu pendant une pause cigarette.

Yaël range à son tour sa cigarette.

Alex – C'est vrai qu'on est de plus en plus mal vus, nous les nicotinomanes. Bientôt on n'aura même plus droit à notre salle de shoot.

Yaël – C'est pour ça que lundi, j'arrête.

Alex – J'ai déjà entendu ça.

Yaël – Non, non, je t'assure. Cette fois c'est la bonne.

Alex – Pourquoi attendre jusqu'à lundi, alors ?

Yaël – Je dois aller chercher ma belle-mère ce soir. Elle passe le week-end avec nous. Et crois-moi, un week-end avec ma belle-mère, c'est pas le bon moment pour arrêter de fumer.

Alex – Je vois...

Yaël – Tu as une belle-mère, toi aussi ?

Alex – On peut choisir de ne pas se marier, mais on ne peut pas choisir de ne pas avoir de belle-mère.

Yaël – À moins de se marier avec un orphelin...

Alex – Abandonné sous X, de préférence. Pour ne pas avoir à se taper les chrysanthèmes au cimetière à la Toussaint...

Yaël – Ça nous ramène à la mécanique quantique. Il faut qu'un chat soit mort ou vivant. Et pour les belles-mères, c'est pareil...

Alex – Un chat ?

Yaël – Tu n'as jamais entendu parler non plus du Chat de Schrödinger ?

Alex – Non.

Yaël – C'est un pote d'Einstein qui a remis en question les lois de la physique quantique.

Alex – Et donc, il avait une belle-mère.

Yaël – Je t'expliquerai ça une autre fois. Tiens, il ne faut pas que j'oublie de mettre de l'essence dans la voiture, moi. Sinon, je vais tomber en panne sèche sur l'autoroute en allant chercher ma belle-doche.

Ils sortent. Un homme arrive. Suivi de près par une femme. Leurs regards se croisent, mais ils ne se connaissent visiblement pas et détournent rapidement la tête. L'homme sort une cigarette électronique. La femme en fait autant. L'homme fait mine de chercher quelque chose dans ses poches, puis s'approche de la femme.

Antoine – Excusez-moi, vous auriez du feu, s’il vous plaît ?

La femme semble déstabilisée.

Clara – Mais, c’est une cigarette électronique, non ?

Antoine – C’est vrai, autant pour moi. Maintenant que j’ai arrêté de fumer, il va falloir que j’actualise un peu mes méthodes de drague.

Clara – Si je peux me permettre, vous auriez dû les actualiser depuis la fin des années 80, non ?

Antoine – Allez, soyez un peu indulgente, vous aussi. On est si fragiles. Être un homme libéré, vous savez, ce n’est pas si facile.

Clara – Ça me rappelle une chanson qu’écoutait ma mère.

Antoine – En fait, j’essayais seulement de vous faire rire. Mais visiblement c’est raté.

Clara – Je vois. Donc le coup du feu, c’était une blague. Dans ce cas bravo, c’est très drôle. Il me manquait juste le mode d’emploi et la posologie... Je ne sais pas, un petit avertissement, genre « Attention blague ».

Antoine – Il m’arrive aussi d’être drôle sans le faire exprès, vous savez. Faire rire, c’est une deuxième nature chez moi. Parfois, je comprends mes propres blagues après celles à qui elles sont destinées. Vous avez arrêté il y a longtemps ?

Clara – De quoi ? De faire des blagues ?

Antoine – De fumer.

Clara – Ah non, mais je n’ai jamais fumé de cigarettes. Pas encore. En fait, je vapote juste pour essayer.

Antoine – Pour essayer ?

Clara – Pour voir si ça me plaît vraiment.

Antoine – Ah oui...

Clara – Et si ça me plaît, je me mettrai à fumer de vraies cigarettes, avec du vrai tabac. Ça vous semble idiot ?

Antoine – Pas du tout.

Clara – Pourtant, c’est complètement idiot.

Antoine – Donc là, c’est vous qui me faites marcher ?

Clara – Voilà. Et dans mon cas, croyez-moi, c’est tout à fait intentionnel. Je ne suis drôle que quand j’ai décidé de l’être.

Antoine – Bon... Alors un partout, on est à égalité... J’apprécie aussi qu’une femme ait le sens de l’humour, vous savez. Et je vous avoue que dans un premier temps, j’ai craint que vous en soyez totalement dépourvu.

Clara – Me voilà rassurée, alors. Moi je craignais de vous avoir déjà déçu. Mais dites-moi, quand vous parlez de sens de l’humour chez une femme, vous voulez parler je suppose de sa capacité à rire de vos propres blagues, volontaires ou non ?

Il reste un instant décontenancé.

Antoine – Et si on faisait une pause ?

Clara – J’allais vous le proposer. Après tout on est là pour ça non ?

Ils vapotent chacun de leur côté.

Antoine – Ça n’aurait jamais marché entre nous de toute façon.

Clara – La pause est déjà finie ?

Antoine – On travaille dans la même boîte...

Clara – Il paraît qu’un Français sur trois a rencontré son conjoint sur son lieu de travail.

Antoine – Vous nous imaginez rentrer le soir ensemble dans notre petit appartement de banlieue et nous demander respectivement comment s’est passé notre journée. Alors qu’on travaille dans le même bureau.

Clara – Nous travaillons dans le même bureau ?

Antoine – Je ne vous ai pas tapé dans l’œil, d’accord. Mais si vous ne l’avez pas remarqué, c’est que vous avez besoin de porter des lunettes.

Clara – Je vous fais encore marcher. Vous voyez bien qu’on peut quand même arriver à se surprendre, même quand on travaille toute la journée dans le même bureau depuis trois mois.

Antoine – Vous êtes là depuis trois mois ?

Clara – Je préfère prendre ça pour une de vos plaisanteries involontaires, sinon ce serait vexant. Mais je suis d’accord avec vous, à la longue ce serait intenable.

Antoine – Bon, alors je ne vois qu’une solution.

Clara – Laquelle ?

Antoine – Je démissionne.

Clara – Je ne suis pas sûre de préférer sortir avec un chômeur longue durée plutôt qu’avec un collègue de bureau. Vous n’auriez même plus de quoi payer le loyer de votre petit appartement de banlieue dans lequel vous pensiez m’inviter à couler des jours heureux avec vous.

Antoine – C’est fou ce que les femmes peuvent être terre à terre.

Elle lui souffle ostensiblement de la buée de sa cigarette sur le visage.

Clara – Les princes charmants ont rarement une carte orange trois zones, et ils ne pointent pas à Pôle Emploi.

Elle range sa cigarette électronique.

Antoine – On pourra toujours vapoter ensemble ?

Clara – Alors à une autre fois peut-être.

Antoine – Je vous rappelle que nous travaillons dans le même bureau. Il y a peu de chance pour qu'on ne se revoie jamais.

Clara – C'est une bonne raison pour ne pas prendre le risque de coucher ensemble.

Elle s'en va. Il reste un instant perplexe. Il fume encore un peu. Puis s'en va à son tour.

Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils allument une cigarette, éventuellement électronique. Silence un peu embarrassé.

Claude – Tu le connaissais ?

Dominique – Oui, enfin... Comme ça... Je l'apercevais de temps en temps ici pendant sa pause cigarette... Et toi ?

Claude – Il travaillait dans le bureau juste à côté du mien.

Dominique – Hun, hun...

Claude – Si on avait pu se douter...

Dominique – Se douter de quoi ?

Claude – Ben de ce qui allait lui arriver !

Dominique – Mmm... Et qu'est-ce qu'on aurait fait ?

Claude – Je ne sais pas moi... On aurait pu essayer de faire quelque chose...

Dominique – Ah oui... Et quoi, par exemple ?

Claude – Tu as raison, on n'aurait rien pu faire.

Dominique – Voilà.

Claude – C'est le destin.

Dominique – Comme ça on n'a rien à se reprocher.

Un temps. Ils fument.

Claude – Sa femme a décidé de le faire incinérer. C'est ce qu'il voulait, il paraît.

Dominique – Oui, c'est sûr...

Claude – Pourquoi ? Il t'en avait parlé ?

Dominique – Il s’est immolé par le feu... On peut en déduire qu’il avait une certaine préférence pour la crémation.

Claude – Mmm...

Dominique – Et puis comme ça, pour l’incinération, le plus gros est déjà fait.

Claude – Ouais, enfin... Il ne s’est pas vraiment immolé. C’était un accident.

Dominique – Un accident... Tu avoueras qu’à ce niveau de maladresse, on peut quand même parler d’un acte manqué, non ?

Claude – C’est vrai que d’allumer une cigarette alors qu’on est en train de remplir le réservoir de sa voiture avec un jerricane d’essence... C’est suicidaire.

Dominique – Surtout quand ça se passe sur la bande d’arrêt d’urgence d’une autoroute. (*Un temps*). C’est avant ou après que ce camion l’a percuté ?

Claude – Avant quoi ?

Dominique – Avant qu’il s’embrase comme une torche!

Claude – Après, je crois. Il s’est mis à courir comme s’il voulait traverser l’autoroute. Le type du camion a essayé de l’éviter, mais il n’a pas pu.

Dominique – Encore heureux que le camion n’ait pas pris feu lui aussi.

Claude – C’était un camion de pompiers. On peut dire qu’il a eu de la chance dans son malheur. Il a pu recevoir tout de suite les premiers secours.

Dominique – Malheureusement, il était déjà trop tard.

Claude – Quelle idée de traverser comme ça, sans regarder. Comme un fou.

Dominique – En même temps, il était déjà en flammes.

Claude – Va savoir ce qu’il allait chercher de l’autre côté de l’autoroute.

Dominique – Ça... On ne le saura jamais...

Claude – Mmm... Il emportera son secret dans sa tombe... Ou plutôt dans son urne...

Dominique – C’est sûrement pour ça qu’on parle du secret des urnes.

Claude – Tu crois ?

Dominique – Non, je blague...

Claude – C’est bien ce qu’il me semblait...

Dominique – Mais tu avais raison tout à l’heure. Si on avait pu se douter, on aurait quand même pu faire quelque chose.

Claude – Quoi ?

Dominique – On aurait pu essayer de le convaincre d’arrêter de fumer.

Claude – La cigarette... Ça devrait être interdit ! Tu sais combien de gens meurent chaque année à cause du tabac ?

Dominique – Bon, il n’est pas directement mort à cause des effets délétères du tabac sur la santé...

Claude – S’il n’avait pas craqué une allumette sur son jerricane après être tombé en panne sèche sur l’autoroute en allant chercher sa belle-mère, aujourd’hui, il serait en train de fumer une cigarette avec nous.

Dominique – C’est le destin, je te dis. Bon allez, on y retourne ?

Ils s’apprêtent à partir.

Claude – Il paraît qu’on a trouvé un chat noir sur le terre-plein central de l’autoroute. Je me demande si ce n’est pas ça qui lui a porté la poisse.

Dominique – Et le chat, il s’en est sorti ?

Claude – Le chat ? Ça on ne sait pas s’il est mort ou vivant.

Dominique – C’était peut-être pour sauver le chat qu’il a essayé de traverser les voies...

Ils sortent. Une femme arrive pour fumer. Une autre la rejoint peu après. Elles échangent un sourire poli. Le téléphone portable de la deuxième sonne et elle répond.

Patricia – Allô ? Je t’avais dit de ne pas m’appeler ici. Oui, je sais, c’est un mobile, mais à cette heure-ci, tu sais très bien que je suis au bureau. Écoute, on en rediscutera plus tard, d’accord ? Et puis entre nous, hein ? Un de perdu dix de retrouvés, non ? Bon, il faut vraiment que je te laisse. Je ne peux pas te parler là, je suis en réunion... Non, c’est moi qui te rappelle...

Elle range son téléphone et jette un regard gêné vers l’autre qui fait mine de ne rien avoir entendu.

Christelle – Vous êtes nouvelle ? Je ne vous ai jamais vue ici.

Patricia – Depuis une semaine. Avant je travaillais au rez-de-chaussée. J’allais fumer dehors sur le parvis. Mais la boîte a été délocalisée en Roumanie.

Christelle – Ça c’est un truc que je n’arrive pas à comprendre. Nos entreprises sont délocalisées en Roumanie, et c’est chez nous que les Roumains viennent pour chercher du travail.

Patricia – Et vous ?

Christelle – Ça va faire quinze ans.

Patricia – Ah oui, quand même. Donc vous vous plaisez...

Christelle – Oui, enfin... Quand je suis arrivée, je ne pensais pas rester aussi longtemps. Après, je n'ai pas eu le courage de chercher ailleurs. Et maintenant, je ne suis pas sûre que quelqu'un d'autre voudrait encore de moi.

Patricia – Je comprends. Un contrat de travail, c'est un peu comme un contrat de mariage. Moi-même, si il ne m'avait pas foutue dehors, je ne suis pas sûre que j'aurais eu le courage d'aller voir ailleurs. À propos, excusez-moi pour tout à l'heure...

Christelle – C'était votre ex ?

Patricia – Ma mère.

Christelle – Ah... C'est beaucoup plus difficile de se défaire d'une mère que d'un ex...

Patricia – C'est sûrement pour ça que le terme d'ex-mère n'existe pas... Elle a perdu son chat.

Christelle – Votre mère s'appelle Michelle ?

Patricia – Vous la connaissez ?

L'autre esquisse un sourire.

Christelle – La mère Michelle... qui a perdu son chat.

Patricia – Excusez-moi, je suis un peu lente aujourd'hui... Mais vous avez raison, ça vient peut-être de là. Je n'y avais jamais pensé. Figurez-vous que ma mère s'appelle vraiment Michelle. C'est pour ça que j'ai cru que... Elle récupère tous les chats errants du quartier. Le problème avec les chats de gouttière, c'est qu'ils ne sont pas très casaniers. Un jour ou l'autre ils finissent par se sauver par les toits.

Christelle – Comme les hommes.

Patricia – Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez...

Christelle – Moi c'est les mecs un peu perdus que je collectionne. Ceux qui n'ont pas l'air de savoir où ils habitent. C'est mon côté Mère Teresa. Je les retape un peu. Je les cajole. Ils se mettent à ronronner. Mais je vous confirme qu'eux aussi, un jour ou l'autre, après être rentrés par la porte, ils finissent par se rebarrer par la fenêtre.

Patricia – Oui... *(Elle regarde sa montre discrètement)* Je ne vais pas trop tarder, je suis encore en période d'essai...

Christelle – Il va falloir que j'y retourne, moi aussi. Mais on pourrait prendre un verre entre filles un de ces soirs ?

Patricia – Pourquoi pas ? Je suis libre comme l'air depuis quelques jours.

Christelle – Donc il y a bien un ex.

Patricia – Mais celui-là, je n'ai eu aucun mal à m'en défaire. Il semblerait que les hommes aient tendance à se consumer d'amour pour moi.

Christelle – Vous avez bien de la chance...

Patricia – Il est mort carbonisé sur l'autoroute.

Christelle – Je suis vraiment désolée.

Patricia – Oh, ça n'aurait jamais marché entre nous, de toute façon. Lui il était marié, et du genre casanier.

Christelle – La vie est mal faite. Les hommes du genre casanier, ce n'est pas chez nous qu'ils habitent... Alors à bientôt...

Elle s'en va. L'autre fume encore un peu et s'en va à son tour. Un personnage, homme ou une femme, arrive. Il ôte ses chaussures, mocassins ou talons aiguilles, et se rapproche du bord de la scène, comme au bord d'un gouffre dans lequel il envisagerait de sauter. Un autre personnage, homme ou femme, arrive derrière lui et reste interloqué.

Ange – Monsieur Le Président ?

L'autre se retourne.

PDG – Des fois, je me demande si on ne ferait pas mieux d'arrêter. Pas vous ?

Ange – Arrêter de fumer, vous voulez dire ?

PDG – Franchement, ça sert à quoi, tout ça ?

Ange – Je ne sais pas Monsieur le Président...

PDG – C'est la crise, mon vieux. Le marché de la chaussure est en chute libre. La société est au bord du gouffre. Il n'y a plus qu'un pas à faire.

Ange – Je... Il ne faut pas être aussi pessimiste, Monsieur le Président. On sent quand même un frémissement.

PDG – Un frémissement ? Vous ressentez un frémissement, vous ? Mais c'est la fièvre, mon vieux. La fièvre ! Vous croyez en Dieu ?

Ange – Pas spécialement.

PDG – Eh bien moi, je vais vous étonner, mais je crois en Dieu.

Ange – Vraiment ?

PDG – Non mais pas depuis longtemps, hein ? Avant, je ne croyais qu'au CAC 40, comme tout le monde. C'est quand la fumée blanche est sortie des urnes que ça m'est apparu comme une évidence. Dieu existe, sinon comment expliquer le coup du Père François ?

Ange – Le pape François, vous voulez dire ?

PDG – François ! Notre président ! D’ailleurs, vous avez remarqué, maintenant un président sur trois s’appelle François. Sans parler de tous les candidats potentiels. On devrait leur donner des numéros, comme pour les papes, justement. François Premier, François Deux, Trois, Quatre...

Ange – Vous avez raison, ce serait plus pratique...

PDG – Les présidents sont élus par la grâce de Dieu, comme les rois. C’est la conclusion à laquelle je suis arrivé. *(Solennel)* Dieu existe, mon vieux. Et croyez-moi, il a juré notre perte !

Il s’éloigne du bord de la scène, pieds nus.

PDG – Vous avez entendu parler des sandales d’Empédocle ?

Ange – Les sandales de... Non, Monsieur le Président. Mais si vous le souhaitez, je peux étudier le dossier.

PDG – Eh bien mon cher, si un jour vous trouvez mes chaussures au bord de ce volcan, vous saurez où me trouver.

Ange – Où ça, Monsieur le Président ?

PDG – En bas, mon vieux. Dans le chaudron des enfers !

Ange – Bien Monsieur le Président. *(Son portable sonne)* Excusez-moi un instant, Monsieur le Président... Oui ? Oui, oui... Écoutez... Non, je ne peux pas vous parler, là tout de suite... *(Plus bas, en s’éloignant un peu)* Je suis avec le Président... *(Pendant qu’il parle, le Président s’en va discrètement, laissant là ses chaussures.)* D’accord, je vous rappelle dans cinq minutes...

Il range son portable et, n’apercevant plus le Président, il reste un instant perplexe. Il se penche vers le bord de scène pour regarder en bas.

Un autre personnage, homme ou femme, arrive et se met à fumer aussi. Le premier se retourne et sursaute en l’apercevant.

Camille – Ça va ?

Ange – Euh... Oui, oui...

Camille – Tu bosses sur quoi en ce moment ?

Ange – Les... Les Sandales d’Empédocle, tu connais ?

Camille – J’en ai vaguement entendu parler, oui.

Ange – Et tu sais à qui ça appartient ?

Camille – Les sandales de... Ben à lui, non ?

Ange – Ah qui ?

Camille – À Empédocle.

Ange – Ah oui, évidemment.

Camille – Pourquoi ?

Ange – Je ne sais pas... Une intuition... Tu n'en parles à personne, mais j'ai l'impression que ça va remonter.

Camille – Remonter ? Les sandales d'Empédocle ?

L'autre regarde à nouveau les chaussures.

Ange – En revanche, ici, on pourrait bientôt avoir un problème de leadership. Si j'étais toi, je vendrais. Ça reste entre nous, évidemment...

Le premier repart. L'autre le regarde partir, intrigué. Au bout d'un moment, il aperçoit les chaussures, s'approche et les observe avec perplexité. Puis il s'approche un peu plus du bord de la scène et regarde en bas. Il sort son portable et compose un numéro.

Camille – Oui, c'est moi. Dis donc, tu pourrais vendre tout de suite toutes les actions qu'on a en portefeuille de... *(Un autre personnage, homme, arrive et il s'interrompt)* Attends, je te rappelle...

Il sort. L'autre reste seul en scène.

Alain – Avec ou sans filtre...

Deux femmes arrivent, l'une blonde et l'autre brune.

Alain – Blonde... ou brune.

Les deux femmes poursuivent leur conversation sans lui prêter attention.

Agnès – Alors je lui ai dit, non mais tu te fous de moi ?

Nicole – Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

Agnès – Qu'est-ce que tu voulais qu'il me réponde ?

Nicole – Il n'a rien répondu ?

Agnès – Et toi, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Nicole – Pareil.

Agnès – C'est pas vrai !

Nicole – Je t'assure.

Agnès – Non mais c'est incroyable. Il t'a dit ça ?

Nicole – J'étais sur le cul.

Agnès – Ah ouais, il y a de quoi. Non mais pour qui il se prend ?

Nicole – Il faut le remettre à sa place de temps en temps, c'est clair, parce que sinon...

Agnès – Ah non, je te jure, il y a des fois.

Le type prend une pose théâtrale pour déclamer dans un style shakespearien.

Alain – Fumer... ou ne pas fumer.

Les deux femmes l'aperçoivent enfin, et échangent un regard méfiant.

Alain – That is the question... Mesdames... Bonne journée...

Le type s'en va. Elles esquissent un vague sourire mais ne répondent pas. Il sort.

Nicole – C'est qui celui-là ? Tu le connais ?

Agnès – Je l'ai aperçu une fois ou deux.

Nicole – Il se la pète, non ?

Agnès – Tu m'étonnes.

Nicole – Il se prend pour Alain Delon, ou quoi ?

Agnès – C'est clair que ce n'est pas Alain Delon, hein ?

Nicole – Tu sais où il bosse ?

Agnès – Au cinquième, je crois.

Nicole – Au cinquième ? Qu'est-ce qu'ils font au cinquième ?

Agnès – Je ne sais pas... La même chose qu'au sixième, il me semble.

Nicole – Ah ouais, d'accord. Donc, il se la pète...

Elles fument un moment.

Agnès – Remarque, c'est vrai qu'il est pas mal...

Nicole – Tu m'étonnes.

Agnès – Ce n'est pas Alain Delon, mais bon...

Nicole – Faut être lucide, il y a peu de chance qu'on rencontre Alain Delon ici un jour.

Agnès – C'est clair...

Elles commencent à partir.

Nicole – Et tu dis qu'il bosse au cinquième ?

Agnès – Il me semble, oui.

Nicole – Il n'est pas mort, Alain Delon ?

Elles sortent. Le PDG revient en compagnie d'un autre cadre, homme ou femme. Le PDG n'a pas de chaussures.

Sacha – C'est incroyable. Les actions de la société ont chuté de 20% en deux heures !

PDG – Oui, je sais.

Sacha – Ça n'a pas l'air de vous inquiéter...

PDG – Une baisse des cours, c'est aussi une opportunité d'achat. J'ai racheté 10% du capital de la boîte quand les cours étaient au plus bas. *(Il consulte l'écran de son téléphone.)* D'ailleurs, nos actions viennent déjà de reprendre 15%.

L'autre regarde aussi son écran de téléphone.

Sacha – Apparemment, il s'agissait d'une rumeur de décès du PDG...

PDG – Infondée, comme vous pouvez le constater. Vous voyez, je n'ai jamais été aussi en forme !

L'autre lui lance un regard soupçonneux.

Sacha – Je vois... *(Il remarque que le PDG est pieds nus.)* Mais qu'est-ce que vous avez fait de vos chaussures ?

PDG – Mes chaussures ?

Le PDG fait mine d'apercevoir ses chaussures, qu'il a volontairement laissées auparavant sur le bord de la scène.

PDG – Ah les voilà ! Je craignais de les avoir perdues pour toujours.

Il s'approche du bord de la scène et remet ses chaussures. Puis il tape sur l'épaule de l'autre.

PDG – C'est un miracle, mon vieux. Croyez-moi, Dieu existe.

Ils sortent. Deux autres personnages arrivent. Le deuxième est hilare et le restera pendant toute la scène.

Max – Ça a l'air d'aller, dis donc. Qu'est-ce qui te met tellement en joie ?

Pat – Je ne t'ai pas dit ?

Max – Non. Tu pars en vacances ?

Pat – Je quitte la boîte. Définitivement.

Max – Tu t'es fait virer ?

Pat – Mieux que ça !

Max – Tu as gagné au loto ?

Pat – Je suis atteint d’une affection génétique très rare. Les médecins ont pataugé pendant des mois, mais je viens enfin d’être diagnostiqué. Il y avait une chance sur vingt millions que ça tombe sur moi, tu te rends compte ? Je pars ce soir en longue maladie.

Max – Ah oui, c’est... Je comprends ton hilarité. C’est beaucoup mieux que de gagner au loto, en effet.

Pat – Non, mais ce n’est pas une maladie mortelle, hein ? C’est juste une maladie qui... qui me rend excessivement euphorique toute la journée.

Max – Ah oui...

Pat – Je n’arrête pas de me marrer du matin au soir.

Max – Évidemment dans notre métier, ça peut être gênant.

Pat – Tu me vois dire à un client : alors voilà, vous avez aussi ce modèle en chêne massif. C’est un peu plus cher bien sûr, mais c’est ce qu’on fait de mieux actuellement en matière de cercueil... Et éclater de rire juste après avoir dit ça !

Max – C’est sûr que dans les pompes funèbres, on peut considérer le fou rire permanent comme une maladie professionnelle... Et tu ne peux vraiment pas te retenir.

Pat – C’est génétique, je te dis. C’est une maladie orpheline très rare. Il n’y a aucun traitement.

Max – Et ta famille, elle prend ça comment ?

Pat – Très mal. Ça fait vingt ans qu’on se fait la gueule, et tout d’un coup je me marre du matin au soir. Mes amis, c’est pareil. Ils sont tous persuadés que je me fous d’eux.

Max – Et là tout de suite, tu es sûr que tu n’es pas en train de te foutre de ma gueule, par hasard ?

Pat – Mais non, je t’assure.

L’autre range sa cigarette électronique.

Max – Bon, assez rigolé. Moi il faut que je retourne bosser. Et crois-moi, ça ne me fait pas rire. Alors amuse-toi bien, hein ?

Pat – Non mais attends !

Il se marre. L’autre se barre en faisant la gueule. Deux femmes arrivent.

Isabelle – Qu’est-ce qu’il a à se marrer comme ça, celui-là ? Il est malade...

Charline – Il n’y a pourtant pas de quoi se marrer.

Pat préfère s’en aller. La deuxième se met à fumer ou vapoter.

Isabelle – Des fois, je te jure, j’ai envie de le tuer.

Charline – Qui ça ?

Isabelle – Le boss !

Charline – Ah oui...

Isabelle – Tu sais qu'il fait la gueule quand je lui dis que je prends ma pause cigarette ?

Charline – Il se préoccupe peut-être de ta santé.

Isabelle – C'est ça, oui. Non mais il me prend pour qui ? Même les esclaves, dans les galères, ils avaient le droit de faire une pause de temps en temps.

Charline – Tu crois ?

Isabelle – Ouais, bon, on n'est pas des esclaves, non plus !

Charline – C'est clair. *(Elle lui tend une cigarette)* Tu en veux une ?

Isabelle – Non merci, j'ai arrêté.

Charline – Tu as arrêté de fumer ?

Isabelle – Ouais... C'est aussi pour ça que je suis un peu à cran, tu vois.

Charline – Et tu prends toujours ta pause cigarette ?

Isabelle explose.

Isabelle – Non mais tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ?

Charline – Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ?

Isabelle – Ce n'est pas parce que j'ai arrêté de fumer que je vais renoncer à ma pause cigarette !

Charline – Ouais, non, mais je n'ai pas dit ça.

Isabelle – La pause cigarette, c'est un avantage acquis, bordel !

Charline – Ouais, ouais, c'est clair. C'est sûr. Non mais ouais.

Isabelle – Oh et puis vous me faites tous chier, tiens !

Elle s'en va. L'autre la suit.

Charline – Non mais attends, on peut discuter quand même...

Isabelle – Si ça continue, je me remets à fumer. C'est ça que vous voulez ?

Elles sortent. Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils commencent à fumer.

Kim – Vous bossez à quel étage ?

Sam – Cinquième...

Kim – C’est quoi comme boîte au cinquième ?

Sam – La même chose qu’au quatrième.

Kim – Ah ouais. Import export.

Sam – En ce moment, c’est surtout import.

Kim – Eh oui. Qu’est-ce qu’on pourrait bien encore exporter ?

Sam – Ouais.

Kim – Je ne sais pas.

Sam – Nos sénateurs et nos conseillers généraux, peut-être.

Kim – C’est vrai que ça, contrairement au pétrole, on n’en manque pas.

Sam – Les sénateurs, c’est la seule énergie qui soit à la fois fossile et renouvelable par tiers.

Kim – Mais en France, les élus, c’est comme le gaz de schiste. On a de gros gisements, mais on n’a pas le droit d’y toucher. Je ne sais même pas à quoi ça sert, un conseiller général.

Sam – À élire un sénateur, je crois.

Kim – Trop d’élus tue la démocratie... Et qu’est-ce que vous importez comme produits ?

Sam – Un peu de tout. Mais on est spécialisé dans les produits financiers.

Kim – Les produits financiers ?

Sam – On importe des capitaux.

Kim – Pour quoi faire ?

Sam – Pour payer les autres produits qu’on importe.

Kim – Ah d’accord... Mais on les paie avec quoi, ces capitaux qu’on importe ?

Sam – Autrefois on appelait ça des Bons de la Semeuse. Maintenant, il y a des mots plus savants pour désigner ce genre de produits dans le charabia de la finance, mais en gros, on peut appeler ça des reconnaissances de dettes.

Kim – Donc, en fait, on importe tout ce qu’on consomme et la seule chose qu’on exporte, c’est nos dettes.

Sam – Voilà.

Kim – Mais pourquoi est-ce que tous ces pays qui nous entretiennent achètent nos dettes ?

Sam – Pour qu’on ait de quoi les payer. Sinon, ils ne pourraient plus exporter. Ce serait l’effondrement du système.

Kim – Je vois... Mais alors pourquoi tous ces pays pauvres ne consomment ce qu'ils produisent, au lieu de l'exporter vers des pays riches qui n'ont pas d'argent pour les payer.

Sam – Mais parce que ce sont des pays pauvres, justement. Le niveau de vie est très bas, et les inégalités très importantes. Pas de classes moyennes, donc pas de marché intérieur. Et bien sûr, les ouvriers n'ont pas les moyens d'acheter ce qu'ils produisent.

Kim – C'est un peu paradoxal, non ?

Sam – C'est comme ça... Tous les économistes vous le diront.

Kim – Je me demande comment on n'a pas encore eu l'idée d'en guillotiner quelques-uns...

Sam – Ouh la... Vous êtes un altermondialiste, vous, non ?

Kim – C'est mon côté Che Guevara...

Sam – Et vous, vous travaillez à quel étage ?

Kim – Treizième. Je travaille pour une ONG.

Sam – Je pensais que cet immeuble n'avait que douze étages.

Kim – Oui, oui, c'est bien le cas. Mais je travaille dans une ONG fictive.

Sam – Ah d'accord...

Kim – D'ailleurs, il faut que j'y retourne.

Une vieille arrive qui ressemble beaucoup à la mort.

Sam – C'est qui celle-là ?

Kim – La propriétaire. On ne la voit pas souvent rôder par là...

Sam – La propriétaire de cette tour ?

Kim – De la tour, oui. Et de toutes les sociétés qu'elle abrite.

Sam – Même les sociétés fictives...

Kim – Elle est actionnaire majoritaire dans la holding à qui appartient tout ça. Avant on était possédé par les fonds de pension, mais maintenant qu'ils ont supprimé les retraites...

Sam – Alors c'est pour elle qu'on bosse tous ?

Kim – Ouais.

Sam – J'espère qu'elle le vaut bien...

Il s'en va. L'autre le suit. Deux autres personnages arrivent.

Jo – Tu as de ses nouvelles ?

Nic – Il est mort.

Jo – Merde. Alors c'était pas si bénin que ça finalement. Je ne savais pas qu'on pouvait mourir de rire.

Nic – En fait, il est mort d'épuisement. Il était secoué par un fou rire du matin au soir. Et même la nuit. Il ne dormait plus. C'est le cœur qui a lâché. Il n'aura pas profité longtemps de son arrêt maladie.

Jo – Et les médecins n'ont rien pu faire pour le sauver ?

Nic – Ils ont tout essayé pour lui faire passer l'envie de rire. Même de l'emmener au théâtre. Mais la maladie était déjà trop avancée...

On entend atténué le bruit d'une sirène d'alarme. Une troisième personne arrive, affolée, et en sous-vêtements.

Mat – Il y a le feu au rez-de-chaussée !

Jo – Le feu ?

Mat – Je travaille au premier mais j'étais allée au septième pour... Enfin bref, j'ai préféré monter me réfugier au dernier étage. Le temps que le feu se propage jusqu'ici, on viendra peut-être nous sauver en hélicoptère.

Nic – Vous regardez trop la télé, vous...

Mat – Oh mon Dieu, j'ai laissé tous mes dossiers dans mon bureau ! Déjà que la boîte qui m'emploie ne va pas très fort. Le cours de bourse est en chute libre...

Jo – En même temps, si on meurt tous carbonisés...

Nic – Si vous voulez, on fera graver sur votre tombe le logo de votre boîte, avec la mention « mort pour la finance ».

Mat – Vous avez raison... Si on s'en sort, je vous assure, je ne prendrai plus tout ça au tragique... On ne vit qu'une fois, après tout !

Jo – Sauf les chats, qui ont sept vies...

Le deuxième jette un regard vers l'écran de son portable pour lire le SMS qu'il vient de recevoir.

Nic – Je viens d'avoir un SMS d'un collègue qui travaille au premier

Mat – Les pompiers sont prévenus ?

Nic – C'est un exercice incendie.

Mat (*se signant*) – Dieu soit loué !

Jo – Oui... On peut presque parler d'un miracle...

Mat – Il faut que j'y retourne tout de suite. Mon patron va se demander où je suis passée.

Il s'en va.

Nic – On est vite rattrapé par le quotidien...

Jo – Oui.

Nic – C'est dès la crèche qu'on aurait dû se révolter.

Jo – Oui... Jésus-Christ aussi...

Nic – Il aurait dû dire merde à ses parents, buter les Rois Mages et se barrer avec l'âne.

Jo – Après tout, il avait des super-pouvoirs, lui.

Nic – Ouais. Mais pas nous.

Jo – C'est pour ça que dès la crèche, on n'a pas moufté.

Nic – Après ça a continué avec l'école.

Jo – On s'est bien rendu compte qu'on s'emmerdait déjà à plein temps, mais on s'est dit que ça irait mieux quand on aurait fini nos études.

Nic – Et puis on a commencé à bosser et on s'est dit que ça irait mieux quand on serait à la retraite.

Jo – Et c'est à ce moment-là qu'ils ont supprimé les retraites.

Ils commencent à partir.

Nic – Et sinon, qu'est-ce que tu penses de la nouvelle ?

Jo – La nouvelle ?

Nic – C'est ça, dis-moi que tu ne l'as pas remarquée...

Ils s'en vont. Un personnage arrive, seul.

Ben – Ce n'était pas un exercice incendie. C'était moi. J'ai essayé de fumer discrètement un joint dans les toilettes. Comme quand j'étais au collège. Mais à l'époque, le seul détecteur de fumée qu'il y avait c'était le surgé... Maintenant, le surgé, c'est Big Brother, avec des capteurs partout. Voilà où on en est. Il faut encore se cacher pour fumer. À notre âge.

Il allume un joint et fume.

Ben – Quelle merde... Je n'espérais pas gagner au loto, hein ? Je ne joue pas. Et puis celui qui gagne au loto... C'est vraiment trop le hasard. Un truc que tu n'as rien fait pour avoir. C'est comme Dieu, je ne suis pas sûr que tu saches vraiment quoi en faire. Non mais un petit coup de pouce du destin. Juste un petit coup de chance. Assez pour que ça te facilite un peu la vie... Pas trop, pour que tu puisses te dire : OK, j'ai eu un petit coup de bol, mais je l'ai quand même mérité. Mais la chance, ça n'existe pas. Il n'y a pas de miracle. Ou alors, quand j'ai eu ma chance, je n'ai pas su la saisir. Alors

je fume. Pour voir la vie en rose. Piaf aussi, elle prenait pas mal de trucs, hein ? Mais elle, la vie en rose, elle a réussi à en faire un tube...

Un autre personnage arrive.

Ben (*lui tendant son joint*) – Vous en voulez ?

Charlie – Merci, j’ai arrêté. (*Il se met à vapoter*) Vous êtes dans quoi ?

Ben – Oh, dans divers trucs. Mais globalement, je peux dire que je suis surtout dans la merde. Et vous ?

Charlie – Je suis... Enfin, j’étais expert-comptable. Mon patron vient de me surprendre avec sa secrétaire dans les toilettes du bureau.

Ben – C’est interdit par le règlement intérieur de votre boîte de coucher avec la secrétaire du patron ?

Charlie – Seulement si le patron couche déjà avec sa secrétaire.

Ben – Je vois. Droit de préemption. Donc vous êtes viré.

Charlie – Sans préavis. Je dois avoir débarrassé mon bureau avant ce soir.

Ben – Et qu’est-ce que vous allez faire ?

Charlie – Vous savez quoi ? Je pense que c’est une chance pour moi, ce licenciement.

Ben – Ah oui ? Vous êtes du genre à positiver, alors...

Charlie – Je n’aurais jamais eu le courage de démissionner. Je vais monter ma propre boîte.

Ben – Une boîte d’expertise comptable, donc.

Charlie – Quand on sort de prison, on ne rêve pas de devenir maton. Non, je vais monter un restaurant. Je ne sais pas pourquoi, j’ai toujours eu envie de tenir un restaurant. Pourtant je ne sais même pas cuisiner.

Ben – Ah oui. Pourtant, ça peut aider quand on veut se lancer dans la restauration...

Charlie – Vous êtes dans la restauration ?

Ben – Informatique.

Charlie – Je comprends que vous ayez besoin de fumer ça, alors.

Ben – Informatique et liberté. Je travaille pour la CNIL.

Charlie – C’est curieux... Informatique et liberté... C’est tout le contraire de Michelle et Ma Belle. Ce sont des mots qui ne vont pas bien ensemble.

Ben – Parfois je me demande si je ne ferais pas mieux de choisir la liberté tout court.

Charlie – Je vais avoir besoin d’un chef... Vous savez faire la cuisine ?

Ben – Je sais faire des pâtes.

Charlie – On peut ouvrir un restaurant italien.

Ben – Vous allez le monter où, ce restaurant ?

Charlie – Dans le Sud... Tant qu'à faire... Vous connaissez la chanson. Si je dois finir dans la misère, ce sera moins pénible au soleil.

Ben – Et puis quand on monte un restaurant, au moins, on est sûr de ne jamais mourir de faim.

L'autre s'apprête à partir.

Charlie – Allez, je vais mettre toutes mes affaires de bureau dans un carton, comme dans les feuillets américains, et je m'en vais.

Ben – Je vais descendre avec vous...

Charlie – Dans le Sud ?

Ben – Dans l'ascenseur, pour commencer.

Ils sortent. Un homme et une femme arrivent. Ils vapotent un instant en silence.

Jacques – Ça va ?

Corinne – Ça va.

Jacques – Tu veux qu'on aille voir un film ?

Corinne – Ce soir ?

Jacques – Ben oui, ce soir.

Corinne – Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

Jacques – Je ne sais pas, il faudrait regarder. Je regarderai tout à l'heure.

Corinne – OK. Si tu veux après, on peut se faire un resto.

Jacques – Ouais, je ne sais pas.

Corinne – Sinon, j'ai fait des courses.

Jacques – OK.

Il s'approche du bord de la scène et regarde au loin.

Jacques – Je n'avais jamais remarqué que d'ici, on pouvait voir la tour où on habite.

Corinne – Non ?

Elle s'approche.

Jacques – Mais si regarde, juste de l'autre côté du périphérique.

Corinne – Je ne vois pas...

Il désigne avec le doigt.

Jacques – À droite de la centrale thermique. Cette tour avec le toit couvert d'antennes relais. C'est chez nous !

Corinne – Ah oui, tu as raison. C'est marrant.

Jacques – Ouais.

Ils regardent un instant ce spectacle en silence.

Jacques – Je me demande si je ne vais pas changer de boulot.

Corinne – Ah oui ? Pourquoi pas...

Jacques – Ça casserait un peu de la routine.

Corinne – Mais quand tu dis changer de boulot...

Jacques – Ah non, mais je resterai dans la même branche, rassure-toi.

Corinne – Tu veux dire changer de boîte.

Jacques – Un collègue vient de m'avertir qu'un poste d'informaticien vient de se libérer dans la société où il travaille.

Corinne – Ah oui ? Et c'est où ?

Jacques – Au troisième étage.

Corinne – Ah d'accord...

Jacques – On pourra toujours prendre nos pauses ensemble.

Corinne – Ah oui... Si tu penses que c'est mieux.

Jacques – Bon allez, on y retourne.

Corinne – OK...

Ils s'en vont. Revient le PDG accompagné d'un autre personnage, homme ou femme.

PDG – Alors mon vieux, qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous êtes à la retraite ?

Dany – Oh vous savez, je ne vais pas avoir le temps de m'ennuyer.

PDG – Vous croyez ?

Dany – Je ferai tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire jusqu'ici.

PDG – Ah oui ? Quoi par exemple ?

Dany – Je ne sais pas...

PDG – Faire du vélo ? Aller à la pêche ? Jouer aux boules ?

Dany – Pourquoi pas, oui...

PDG – Moi je dis que vous allez vous emmerder, mon vieux, vous verrez.

Dany – Au début, peut-être un peu.

PDG – Le boulot, c'est pire que le tabac, question accoutumance. On ne devrait jamais commencer. Après il est trop tard. C'est l'addiction. La dépendance.

Dany – Alors je prendrai la retraite comme une cure de désintoxication.

PDG – La retraite, c'est comme les 35 heures, ça ne devrait pas exister. D'ailleurs, ça n'existe déjà presque plus. Vous serez peut-être le dernier à profiter de cette aberration.

Dany – Vous croyez ?

PDG – Aujourd'hui, les gens vivent jusqu'à plus de cent ans, et ils meurent en bonne santé. Vous vous sentez vieux, vous, mon vieux ?

Dany – Mon Dieu...

PDG – D'accord, vous n'avez pas autant la niaque qu'un type de vingt ans, et vous nous coûtez beaucoup plus cher, mais bon... On pourrait vous trouver un petit boulot subalterne payé au SMIC pour terminer votre carrière sur terre. Ou même un travail bénévole, tiens. Ça vous dirait de travailler à la cantine ? On manque de personnel à la plonge.

Dany – Ma foi...

PDG – Mais je déconne, mon vieux ! Vous croyez tout ce qu'on vous dit, vous, hein ? Ça on peut dire que vous n'êtes pas contrariant. (*Le PDG s'approche du bord de la scène.*) Il y a une vue magnifique, d'ici, je n'avais jamais remarqué...

L'autre s'avance derrière lui les bras tendus pour le pousser. Mais le PDG se retourne et interprète son geste comme une tentative pour l'embrasser.

PDG – Allez mon vieux, il ne faut pas être aussi sensible.

Il le prend dans ses bras et l'étreint un instant.

PDG – On va vous regretter. Des types comme vous, on n'en fait plus, heureusement. Profitez bien de votre retraite, elle nous coûte assez cher comme ça.

Dany – Merci Monsieur le Président.

Le PDG commence à s'éloigner.

Dany – Monsieur le Président !

PDG – Oui ?

Dany – Merde !

PDG – Comme au théâtre, alors ? Merci de me souhaiter bonne chance, mon vieux.

Le PDG s'en va.

Dany – Je n’aurais même pas réussi à lui dire merde avant de partir...

Il sort. Arrivent deux personnages, hommes ou femmes. Ils se mettent à vapoter.

Micky – Ça fait longtemps que tu bosses ici ?

Rapha – C’est mon premier jour. Et toi ?

Micky – Moi aussi. Et je crois que ça va être le dernier.

Rapha – Tu es en intérim ?

Micky – Non mais je viens de dire merde à mon patron.

Rapha – Tu aurais dû attendre la fin de ta période d’essai.

Micky – Temporiser, ce n’est pas mon style. Je suis un impulsif.

Rapha – Et qu’est-ce que tu vas faire, alors ?

Micky – Je vais peut-être me barrer à l’étranger.

Rapha – Ah oui ? Où ça ?

Micky – Je ne sais pas. En Chine, peut-être.

Rapha – Tu parles chinois ?

Micky – J’apprendrai. La Chine, c’est là bas que ça se passe, maintenant, non ?

Rapha – Ouais, peut-être.

Micky – Tu veux qu’on bouffe ensemble à midi. J’écoulerai mes derniers tickets restaurant...

Rapha – OK.

Micky – On bouffera chinois.

Rapha – Comme ça tu pourras commencer à apprendre la langue.

Ils s’en vont. Deux autres arrivent et se mettent à fumer.

Fred – Ça va ?

Al – Ouais... Enfin non.

Fred – Qu’est-ce qui se passe ? Des problèmes personnels ?

Al – Eh bien non, justement. Je n’ai aucun problème personnel. D’ailleurs, je n’ai aucune vie personnelle.

Fred – Alors qu’est-ce qui ne va pas ?

Al – Je ne sais pas... Une sensation de vide... Le sentiment de ne pas être à ma place... J’ai l’impression que pendant que je suis ici, ma vie se déroule ailleurs. Sans moi. Tu as déjà ressenti ça ?

Fred – C’est un petit coup de déprime. Tu devrais peut-être voir un médecin. Il te donnera quelque chose. Faut pas rester comme ça, tu sais. Faut pas rigoler avec ça.

Al – Pour ça, je peux te rassurer tout de suite. Je ne rigole plus depuis très longtemps. C’est simple, je ne me souviens même pas quand j’ai rigolé pour la dernière fois.

Fred – Alors qu’est-ce que tu comptes faire ? Tu ne vas pas faire une bêtise au moins. Je veux dire, comme de démissionner ?

Al – Je ne sais pas... C’est curieux, la vie. Au début, on se dit qu’on a des problèmes, mais qu’on va tous les régler un par un, et qu’après on sera tranquille. Et puis après, on se rend compte que quand on a réglé ces problèmes, il y en a d’autres qui se présentent. Et qu’il y aura toujours d’autres problèmes à régler. Le temps passe et à partir d’un certain âge, on commence à se dire que tous ces problèmes, un jour, ce ne sera plus les nôtres. Parce qu’on ne sera plus là, tout simplement. Je crois que j’ai atteint cet âge-là. Ça n’apporte pas la sérénité, mais ça permet une certaine distance. Tu savais que Chéreau est mort ?

Fred – Ne me dis pas que c’est ça qui te met dans cet état-là... Tu le connaissais personnellement ?

Al – Non...

Fred – Je ne savais pas que tu t’intéressais au théâtre.

Al – Je n’y vais jamais.

Ils s’en vont. Deux autres arrivent.

Mok – Tu as entendu ça ? Patrick Chéreau est mort.

Zac – Patrice.

Mok – Quoi ?

Zac – Patrice Chéreau.

Mok – Cancer du poumon. Le tabac, c’est vraiment une saloperie. Gainsbourg, c’est pareil. S’il n’avait pas fumé autant, et qu’il avait fait un peu plus de sport, il serait peut-être encore vivant.

Zac – Et si Hendrix avait plutôt joué du violon dans un orchestre philharmonique, il serait sûrement toujours parmi nous aujourd’hui.

Mok – Je me demande bien ce qu’il ferait, tiens.

Zac – Il jouerait au scrabble dans sa maison de retraite avec Jim Morrison, James Dean et Janis Joplin.

Mok – Tu as raison, ce serait bizarre... Tu crois que ça ne vaut pas le coup d’arrêter de fumer ?

Zac – Mais tous ces gens dont on parle, ils avaient déjà atteint le sommet de leur art. Nous on cherche encore dans quoi on pourrait bien être bon à quelque chose.

Mok – Je crois que si on était des génies, ça se saurait déjà.

Zac – Cervantès a écrit Don Quichotte à plus de cinquante ans. On a encore de l'espoir.

Mok – Alors il faut être un génie pour avoir le droit de se ruiner la santé, c'est ça ?

Zac – Qu'est-ce que tu veux ? On est de la race des baisés. C'est comme ça.

Ils sortent. Un homme et une femme arrivent.

Gina – Tu ne fumes plus ?

Alain – Non, j'ai arrêté.

Gina – C'est bien.

L'autre se prépare une ligne de coke et la sniffe.

Alain – En revanche, je me suis remis à la coke.

Alain sort. L'autre reste là. Arrive une autre femme.

Brigitte – Salut.

Gina – Salut.

Brigitte – Je n'arrive pas à décrocher.

Gina – Moi non plus.

Brigitte – C'est le boulot. Ça me stresse, alors je fume pour décompresser.

Gina – C'est le boulot, qu'il faudrait arrêter.

Brigitte – C'est sûr. Mais je me demande si n'aurais pas encore plus de mal à arrêter le boulot.

Gina – Le boulot, c'est une drogue dure. Ça devrait être interdit.

Brigitte – Oui. Vous êtes dans quoi, vous ?

Gina – Contentieux... (*Devant la mine perplexe de l'autre*) Recouvrement de créances, ce genre de trucs.

Brigitte – Cool. Ça vous plaît ?

Gina – Depuis que je suis toute petite, je rêvais de harceler de pauvres gens surendettés et de leur extorquer leurs dernières économies pour payer leurs crédits sur des produits dont ils n'ont pas besoin.

Brigitte – Je vois...

Gina – Et vous ? Vous travaillez aussi pour faire le bonheur de l'humanité.

Brigitte – Conseillère bancaire... Ça devrait être interdit par la loi d'appeler conseillers bancaires des gens qui sont des commerciaux. On n'est pas là pour dispenser des conseils, on est là pour vendre des produits.

Gina – Oui... Mon conseiller Veolia m'appelle tous les soirs pour savoir si je n'ai besoin de rien... C'est bien le seul, d'ailleurs...

Brigitte – Vous avez vu le nombre de boîtes de service à la personne qui fleurissent maintenant à côté des magasins de cigarettes électroniques.

Gina – C'est quoi, les services à la personne ?

Brigitte – Ménage, cuisine, conversation...

Gina – Alors maintenant, pour parler à quelqu'un, il faut payer.

Brigitte – Rassurez-vous, avec moi c'est gratuit. Pour l'instant.

Gina – Vous vous souvenez de l'époque où les banques étaient nationalisées, où Gaz de France était une entreprise d'état et Renault une régie ?

Brigitte – J'étais trop jeune, mais on m'a raconté.

Gina – Il paraît même qu'il y avait un Ministère du Plan.

Brigitte – C'était avant la chute du Mur de l'Atlantique, non ? Du temps où la France était un pays communiste.

Gina – Avec à sa tête un Général.

Brigitte – Même les autoroutes à péages étaient des services publics. Au moins on savait par qui on se faisait entuber.

Gina – On vit une drôle d'époque...

Brigitte – Allez, il faut que je retourne bosser. Merci, ça m'a remonté le moral de discuter un moment avec vous.

Elles partent. Antoine revient. Clara arrive peu après.

Clara – Vous êtes encore là ?

Antoine – Personne ne m'attend à la maison. Vous non plus, apparemment.

Clara – Non.

Antoine – Mais c'est la dernière fois que je fais des heures sup. Quelques dossiers à boucler avant de partir.

Clara – Partir ?

Antoine – J'ai donné ma démission aujourd'hui.

Clara – Pas à cause de moi, j'espère.

Antoine – Pourquoi pas ?

Clara – Pour éviter qu'on travaille dans la même boîte au cas improbable où nous viendrions à avoir des relations sexuelles ensemble ? Dans ce cas, c'est dommage. Ce n'était vraiment pas la peine.

Antoine – Vous êtes tellement sûre qu'on ne couchera jamais ensemble ?

Clara – Surtout parce que je travaille en intérim. Ma mission ici s'achève ce soir de toute façon...

Antoine – Alors comme ça on est chômeurs tous les deux.

Clara (*ironique*) – Plus rien ne s'oppose à notre amour...

Il l'embrasse et elle se laisse faire.

Antoine – J'ai actualisé un peu mes méthodes de drague. Et j'ai arrêté les blagues.

Clara – Je vois ça... Ça ne rigole plus.

Antoine – Disons que c'est un peu plus direct.

Clara – Ça ne me déplaît pas.

Antoine – Il commence à faire nuit. On va bientôt voir les étoiles.

Clara aperçoit quelque chose contre une des parois de la terrasse, qui peut rester invisible.

Clara – C'est quoi ces plaques avec ces inscriptions ?

Antoine – Ah vous n'êtes pas au courant ? C'est vrai que vous êtes en intérim. Ce sont des épitaphes.

Clara – Des épitaphes ?

Antoine – Il y a des sociétés qui mettent des crèches à la disposition de leurs salariés. Eh bien les propriétaires de cette tour fournissent aux employés un jardin du souvenir, pour les cendres des défunts.

Clara – Un jardin du souvenir...

Antoine – Enfin, une terrasse du souvenir, si vous préférez. Les proches du disparu peuvent disperser ses cendres du haut de la tour. Ou à défaut, c'est le patron qui s'en charge.

Clara – Et cette terrasse du souvenir fait aussi office d'espace fumeurs...

Antoine – Au prix où est l'immobilier en ville... Et puis comme ça, nos chers défunts fumeurs ont un peu l'impression d'être en pause.

Clara – Une pause définitive.

Antoine – Le tabac a largement contribué au règlement définitif du problème des retraites...

Clara – Et le cimetière est devenu une dépendance du bureau. Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur ces épitaphes ?

Antoine s'approche pour en lire quelques unes.

Antoine – Voyons voir... (*Lisant*) « En ce moment, je suis surbooké, mais on se rappelle très vite »... « Je ne suis pas là, mais vous pouvez me laisser un message »... « Le changement, c'est maintenant »... « Demain j'arrête de fumer »...

Clara – Édifiant...

Antoine – Écoutez ça, on dirait un aphorisme : « Contrairement aux particules, les testicules ne peuvent pas se trouver à deux endroits différents en même temps »...

Ils échangent un regard.

Clara – C'est vrai que c'est très romantique, cet endroit, mais on ne va peut-être pas s'éterniser.

Antoine – Je peux fumer une dernière cigarette ?

Clara (*ferme*) – Si vous voulez me suivre, c'est maintenant.

Antoine – Ok. (*Ils se dirigent vers la sortie*) Vous habitez où ?

Clara – Juste à côté. Vous voulez boire un verre à la maison ?

Antoine – D'accord. Mais je vous préviens, je ne couche jamais le premier soir.

Clara – Ça y est, vous recommencez avec vos blagues.

Ils partent ensemble. Un personnage (homme ou une femme) arrive. Il vapote un instant avant de s'adresser au public.

Personnage – C'est ma dernière cigarette. C'est fini. Je décroche. Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. En tout cas demain, ce sera sans moi. J'ai longtemps hésité, et puis j'ai fini par me décider. Ce n'est jamais le bon moment, non ? Ce n'est pas tous les jours facile de trouver une bonne raison de continuer. Mais croyez-moi, c'est encore plus difficile de s'arrêter là, sans raison. Je ne sais pas comment ils font, tous ces gens qui laissent un petit mot derrière eux. Une lettre de démission. Qu'est-ce qu'ils espèrent encore ? Un peu de compréhension ? Je pars en silence. Sans lettre T pour la réponse. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? Qu'est-ce qu'ils pourraient comprendre ? Même moi je ne me comprends pas. La vie ne me comprend plus. Et s'ils me répondaient ? Qu'est-ce qu'on peut bien répondre aux abonnés absents ? Je pars sans un mot. Sans préavis. Je libère la place. Parce que je serai remplacé, bien sûr. Vous aussi. Faut pas rêver. Dans la foule, personne n'est irremplaçable. Quand tu n'es plus là, ce sera un autre. Ici ou ailleurs. Un peu plus tard ou juste après. C'est ta vie qui veut ça. La vie des autres... (*Il écrase sa cigarette ou range son vapoteur.*) Non, si je pouvais leur dire quelque chose avant de partir, je leur dirais seulement : ne vous inquiétez pas, je vais me fondre dans la foule. Je ne suis plus là. Je serai la multitude (*Un temps*) Ce n'est pas la mort. C'est juste une nouvelle vie qui commence...

Le personnage s'en va.

Une femme arrive, en Mère Noël. Elle allume une cigarette ou se met à vapoter. Un homme arrive à son tour. Il aperçoit d'abord l'autre de dos, et est un peu surpris par son costume de Père Noël. Il est encore plus étonné lorsque la femme se retourne, et qu'il voit que c'est une Mère Noël.

Homme – Bonjour...

Mère Noël – Salut.

Homme – Vous...?

Mère Noël – Je viens pour l'arbre de Noël.

Homme – L'arbre de Noël...?

Mère Noël – L'arbre de Noël de la société. Celle pour laquelle vous travaillez, j'imagine.

Homme – Ah oui, c'est vrai... L'arbre de Noël... Je ne savais même pas que ça existait encore... Maintenant, avec toutes ces lois sur la laïcité...

Mère Noël – Vous n'avez pas d'enfants...

Homme – Pas le temps, malheureusement. Dans vingt ou trente ans, peut-être... Si la complémentaire santé de ma boîte accepte de rembourser la congélation de mes spermatozoïdes jusqu'à l'âge de ma retraite. Et donc vous...?

Mère Noël – Je travaille une année sur deux pour le Comité d'Entreprise. Je suis intermittente. Le reste de l'année, je fais du théâtre. Mais vous savez, le théâtre...

Homme – Oui... Il faut bien gagner sa vie... Et vous n'avez pas de barbe ?

Mère Noël – Vous préféreriez que j'ai une barbe ?

Homme – Non, non, vous... Vous êtes tout à fait charmante comme ça... Mais pourquoi une année sur deux ? Noël, c'est tous les ans. Ne me dites pas que le Comité d'Entreprise a décidé de ne fêter Noël que les années impaires, pour faire des économies ?

Mère Noël – C'est à cause de la parité.

Homme – La parité ?

Mère Noël – Pour lutter contre le sexisme, le Comité d'Entreprise a décidé qu'une année sur deux, le Père Noël serait une femme.

Homme – Ah oui...

Mère Noël – Si on y réfléchit bien... Il n'y a pas de raison que seuls les intermittents de sexe masculin puissent espérer trouver un job d'appoint pendant les fêtes.

Homme – Je vous avoue que je n'avais jamais pensé à ça.

Mère Noël – Pour nous, entre les arbres de Noël, les animations dans les grands magasins, les soirées privées... c'est une activité saisonnière très importante. L'année dernière, c'est ça qui m'a permis de sauver mon statut.

Homme – De Mère Noël...

Mère Noël – D'intermittente !

Homme – Bien sûr...

L'homme se met à vapoter à son tour.

Homme – Et vous, vous avez des enfants ?

Mère Noël – J'ai en des milliers...

Homme – Ah oui ? Une erreur de manipulation lors de la décongélation de vos ovules, peut-être ?

Mère Noël – Je suis la Mère Noël ! Tous les enfants sont mes enfants.

Homme – D'accord...

Ils fument un moment.

Homme – Et... est-ce qu'il y a un Père Noël ?

Mère Noël – Ne me dites pas qu'à votre âge, vous vous posez encore la question ?

Homme – Je voulais dire, est-ce que quand vous rentrez chez vous, il y a un Père Noël qui vous attend dans votre chaumière, avec qui vous partagez toutes les tâches ménagères selon les strictes règles de la parité homme-femme ?

Mère Noël – Eh bien non. Puisque vous voulez tout savoir, personne ne m'attend en bas avec un traîneau. En ce qui me concerne en tout cas, le Père Noël n'existe pas...

Homme – C'est curieux, mais contrairement à la première fois où j'ai entendu ça, aujourd'hui j'aurais plutôt tendance à trouver que c'est une bonne nouvelle...

La Mère Noël écrase sa cigarette ou range son vapoteur.

Mère Noël – J'y retourne... Il faut que je finisse de décorer l'arbre... Et après j'en ai pour une heure de RER avant de rentrer chez moi...

Homme – J'ai ma voiture en bas. Moi aussi j'ai un truc à finir et après je m'en vais. Je vous dépose, si vous voulez. C'est sur mon chemin.

Mère Noël – Je ne vous ai pas encore dit où j'habitais.

Homme – Mais je sais déjà que c'est sur mon chemin.

Mère Noël – La magie de Noël...

Ils sortent. Musique au choix. Tous les participants reviennent sur scène, façon morts-vivants, pour une chorégraphie style Thriller de Michael Jackson, revisitée façon flash mob. Fin.

L'auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d'abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il est ensuite scénariste pour la télévision et revient à la scène en tant que dramaturge. Il a écrit une centaine de scénarios pour le petit écran et plus de quatre-vingt-dix comédies pour le théâtre dont certaines sont déjà des classiques (*Vendredi 13* ou *Strip Poker*). Il est aujourd'hui l'un des auteurs contemporains les plus joués en France et dans les pays francophones. Par ailleurs, plusieurs de ses pièces, traduites en espagnol et en anglais, sont régulièrement à l'affiche aux États-Unis et en Amérique Latine.

Pour les amateurs ou les professionnels à la recherche d'un texte à monter, Jean-Pierre Martinez a fait le choix d'offrir ses pièces en téléchargement gratuit sur son site La Comédiathèque (comediatheque.net). Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour ceux qui souhaitent seulement lire ces œuvres ou qui préfèrent travailler le texte à partir d'un format livre traditionnel, une édition papier payante peut être commandée sur le site The Book Edition à un prix équivalent au coût de photocopie de ce fichier.

Du même auteur

Pièces de théâtre

À cœurs ouverts, Alban et Ève, Amour propre et argent sale, Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux, Appellations D'origines Non contrôlées, Après nous le déluge, Attention fragile, Avis de passage, Bed & Breakfast, Bienvenue à bord, Le Bistrot du Hasard, Le Bocal, Brèves de confinement, Brèves de Brèves de square, Brèves de trottoirs, Brèves du temps perdu, Brèves du temps qui passe, Bureaux et dépendances, Café des sports, Cartes sur table, Comme un poisson dans l'air, Le Comptoir, Les Copains d'avant... et leurs copines, La Corde, Le Coucou, Comme un téléfilm de Noël en pire, Coup de foudre à Casteljarnac, Crash Zone, Crise et châtiment, De toutes les couleurs, Déjà vu, Des beaux-parents presque parfaits, Des valises sous les yeux, Dessous de table, Diagnostic réservé, Drôles d'histoires, Du pastaga dans le champagne, Échecs aux Rois, Elle et lui, monologue interactif, Erreur des pompes funèbres en votre faveur, Euro Star, Fake news de comptoir, Flagrant délire, Gay Friendly, Le Gendre idéal, Happy Dogs, Happy Hour, Héritages à tous les étages, Hors-jeux interdits, Il était un petit navire, Il était une fois dans le web, Juste un instant avant la fin du monde, La Fenêtre d'en face, La Maison de nos rêves, Le Contrat, Le Joker, Les Flamants bleus, Mélodrames, Ménage à trois, Même pas mort, Minute papillon, Miracle au couvent de Sainte Marie-Jeanne, Mortelle Saint-Sylvestre, Morts de rire, Les Naufragés du Costa Mucho, Les Pyramides, Nos pires amis, Photo de famille, Piège à cons, Pile ou face, Le Pire Village de France, Le Plus beau village de France, Plagiat, Pour de vrai et pour de rire, Préhistoires grotesques, Préliminaires, Primeurs, Quarantaine, Quatre étoiles, Les Rebelles, Rencontre sur un quai de gare, La Représentation n'est pas annulée, Réveillon à la morgue, Réveillon au poste, Revers de décors, Roulette russe au Kremlin, Sans fleur ni couronne, Sens interdit – sans interdit, Spécial dédicace, Strip Poker, Sur un plateau, Les Touristes, Trop c'est trop, Trous de mémoire, Tueurs à gags, Un boulevard sans issue, Un bref instant d'éternité, Un cercueil pour deux, Un enterrement de vies de mariés, Un os dans les dahlias, Un mariage sur deux, Un petit meurtre sans conséquence, Un petit pas pour une femme, un pas de géant pour l'Humanité, Une soirée d'enfer, Vendredi 13, Y a-t-il un auteur dans la salle ? Y a-t-il un critique dans la salle ? Y a-t-il un pilote dans la salle ?

Adaptation

L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Essai

Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie

Rimes orphelines

Nouvelles

Vous m'en direz des nouvelles

*Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables
sur son site : comediatheque.net*

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.

*Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison*

Paris – Novembre 2011
© La Comédiathèque - ISBN 979-10-90908-49-9

Ouvrage téléchargeable gratuitement